



20 ans pour le 6^e Ateliers d'Artistes

Nous sommes tellement habitués aux rétrospectives d'artistes contemporains en cour. Et chaque fois l'impression que nous retirons de leurs expos parisiennes, est celle d'un passé parfois glorieux, parfois poussiéreux. L'expo « Poética » du 6^e Ateliers d'artistes pour ses vingt ans d'existence tranche avec cette image de l'art contemporain et rompt avec cette tradition. Elle ne réunit que des artistes du XXI^e siècle. En admirant leurs œuvres, je les vois jeunes bien qu'ils soient tous nés au XX^e siècle. Un bol d'air frais !

Je ne suis ni historien d'art, ni critique d'art, ni galeriste, ni marchand de tableaux, ni artiste. Je n'ai aucune prétention à donner le « la », ni de ce qu'est l'art du XXI^e siècle, ni de ce qui n'est pas l'art du XXI^e siècle. Permettez qu'un bémol, je mette aux prétentions du spécialiste que je ne suis pas. C'est en contorsionniste, avec le cœur et non avec le cerveau que mon regard embrasse cette exposition.

Celle-ci mérite un commentaire dans *L'Ena Hors les Murs*. Pour deux raisons. La première est historique. L'Association des anciens élèves de l'Ena a sponsorisé à juste titre cette manifestation en finançant son magnifique catalogue. Ce geste remercie les contributions gracieuses des membres du 6^e Ateliers d'artistes à *L'Ena Hors les Murs*. Depuis 2000, notre revue a contracté un partenariat avec ce collectif d'artistes, grâce au concours diligent de Laurence Toussaint, sa présidente. Les couvertures de notre revue sont depuis, toutes illustrées par leurs œuvres d'art. Un parcours sans faute à souligner en ces temps d'incertitude sur les valeurs.

La seconde raison est artistique. Cet événement - trop court en durée (du 5 au 25 mars) - méritait le détour par la mairie du VI^e, la place et l'église Saint-Sulpice, les trois sites de l'exposition. Je vous invite à découvrir avec moi à cette occasion l'art du XXI^e siècle.

L'école animiste du XXI^e siècle

Sur le thème de la poésie, les artistes du 6^e Ateliers s'expriment en rupture plus qu'en continuité avec l'art du XX^e siècle dit art moderne. Ce dernier est marqué par un complexe de la représentation du



monde, mal digéré face à l'émergence de l'art photographique. Victime du siècle des plus grandes cruautés, il a choisi de s'enfuir vers la provocation et non de s'évader vers l'éternité. Certes, il y a de nombreuses exceptions à la mentalité modernisante à commencer par Chagall dont le parcours atypique s'expose à deux pas de Saint-Sulpice. L'art du XX^e siècle s'est trop souvent réduit dans sa composante moderne modernante à la doctrine du « cela ne s'est jamais fait, donc il faut le faire ». Il en est résulté un appauvrissement paradoxal de la création. Celle-ci s'est limitée à l'objet ; le sujet a disparu. La facture subsiste mais l'esprit n'y est pas. Dès lors que l'objet d'art n'est plus qu'objet, l'âme que l'art est censé exprimer et qui porte le message

de l'artiste disparaît. Qu'osé-je écrire, ignorant passéiste que je suis !

Ils sont trente-deux à exposer leurs œuvres à Poética. Ils sont trente-deux à ne pas se soumettre à la doctrine moderniste. En signent-ils la fin ? Ils sont trente-deux à introduire l'âme au cœur de l'art. Leur école s'appellera-t-elle demain « l'école animiste » ? Je ne peux m'avancer mais ils annoncent pour le XXI^e siècle une création artistique enrichissante. Ils représentent une génération d'espoir, de foi et de vie. Je n'en évoquerai malheureusement que six exemples dans ce court papier alors que chacun d'entre eux mérite plus qu'un regard.

Le signal de la rupture est donné par une sculpture d'Annie Samuelson. Cette œuvre illustre le silence de la vie dans un monde

fait de bruits et de fureurs superficielles. Le thème des limbes est un sujet rarement (peut-être jamais) traité dans l'art. Les limbes accueillent les âmes des enfants morts sans baptême : dans le sein de leur mère, à la naissance ou dans les tous premiers jours de la vie. Ces petites et petits d'hommes sont les seuls à accéder à la vie éternelle sans viatique. Et Samuelson les décline nombreux, en foule, tassés les uns contre les autres, tous paisibles, tous différents avec leur propre personnalité, blancs sur fond blanc, emmaillottés dans leur linceul en layette blanche. Moment de recueillement et de réflexion.

Christos Christou est le peintre du visage. Dans un style dépouillé, d'une palette éclairée, ses êtres humains lancent leur message : l'attention à l'autre, le devoir exigé du contrat social, l'aspiration à la réconciliation et à la paix. Christou n'est pas l'apôtre du bonheur. Il est celui de la miséricorde. Son art venu d'Orient ne condamne pas le jouir de l'Occident. Il dit très simplement, très naturellement qu'à côté de l'immédiat, il y a une autre dimension qui fait l'homme.

Ariane de Briey partage l'esprit de Philippe Muray. Elle déchire au propre ce que déchire au figuré l'écrivain disparu. Elle prend des poèmes et les découpe en lanières. Elle fait de la littérature un voile et du langage un miroir. On ne sait alors du poète ou du peintre qui l'emporte. Briey nous rend la lecture difficile pour que nous nous appliquions à donner au verbe sa véritable signification. Elle navigue ainsi

à la rencontre du jeune Shakespeare : « Il prit l'air à la mer pour le donner au mot. » Ugo Schildge ne laisse pas indifférent. Ses sculptures monumentales et mécanistes sont humaines. De loin, elles incarnent la puissance de l'homme prométhéen et inspirent la crainte. De près, elles révèlent leurs faiblesses et rassurent. Schildge est l'artiste du doute. Il l'exprime avec passion. Si ses sculptures se répandent sur les places publiques comme sur la place Saint-Sulpice, nos enfants bénéficieront d'une leçon de choses exceptionnelle.

Florence de Ponthaut-Neyrat exposait dans l'intimité de la chapelle du péristyle de l'église Saint-Sulpice un couple. Homme et femme. Scène de genre, diriez-vous ? Scène de sexe ? Non ni sexe ni genre. Sans chemise, sans pantalon, Ève et Adam à la côte brisée se tiennent la main dans la main. Les limites de *terra nostra* les encerclent sans les enfermer. Ponthaut-Neyrat nous fait signe de Boissette, pas de Boissise, que le paradis est à portée de main dès lors que chacun maîtrise son désir. Laurence Toussaint est à placer en clôture. À une époque où chacun se croit artiste avec son portable photographiant, elle appartient à ces quelques rares « révélateurs » qu'a engendré Nicéphore Niepce : des maîtres qui avec quelques morceaux de verre placés en ouverture d'une *camera negra* sont en mesure de nous dévoiler le monde réel derrière son épaisse couche d'apparence. Toussaint nous donne à voir en noir et blanc, de l'Inde, le visage d'une culture haute en couleurs, capable

de « dématérialiser notre matérialisme plus ou moins scientifique ».

L'exposition « Poética », nous nous sentons privilégiés de l'avoir parcourue. Nous y avons vu un événement. Les « animistes » annoncent un printemps de l'art, une « renouaison ».

Bernard Dujardin

Charles de Gaulle 1972

- 1 - Annie Samuelson : « Les âmes au bois dormant », terre cuite et cordes
- 2 - Laurence Toussaint : « The bed of flowers », Bangalore, 2012
- 3 - Ariane de Briey : « De la forêt l'arbre senvole », technique mixte sur voile de coton 2,10 x 2,10 m
- 4 - Ugo Schildge : « Asphyxie », bois, métal et pétrole 520 x 460 x 130 cm
- 5 - Christos Christou : « La réconciliation », acrylique sur toile collée sur bois 50 x 70 cm
- 6 - Florence de Ponthaut-Neyrat : « Adam et Ève au Paradis », bronze et métal découpé P.U. 1/1 210 x 30 x 200 cm

